

CULTURE/

Ivana Müller, la touche ensemble



We Are Still Watching d'Ivana Müller, à New York, en 2014. PHOTO IAN DOUGLAS

Le Festival d'automne et la Maison des métaux mettent à l'honneur le curieux répertoire de la metteuse en scène croate, qui déploie dans ses créations un «art povera» malin où le public joue un rôle majeur.

C'est le paroxysme du spectacle durable. Pas de plateau de scène, pas de projecteurs, pas de décors à démonter, à transporter au bout du monde, à remonter. Juste une soixantaine de sièges, et encore, pas des fauteuils en velours rouge mais un modeste gradin installé en carré. Surtout, pas d'acteurs professionnels. Uniquement des scripts placés sous les sièges et les cris d'effroi du public découvrant qu'il va devoir lire lui-même les répliques. *We Are Still Watching* est une drôle de comédie de situation qui puise dans une ressource précieuse, en raréfaction de-

puis le Covid (entre autres) : les spectateurs de théâtre. Qui jouent leur propre rôle de spectateurs de théâtre. De loin, une dangereuse dystopie green. De près, le plus espion prototype d'œuvre en circuit court.

Ivana Müller n'est pas «écologiste». Elle n'a pas fabriqué ce petit chef-d'œuvre décarboné en réponse à un appel à projet du ministère de la Transition énergétique dans le spectacle vivant. De toute façon, il n'y en avait pas il y a dix ans. Elle a créé *We Are Still Watching* en 2012, à la suite des printemps arabes, en réduisant à l'os une réflexion sur la «communauté». L'idée alors, c'était de montrer une petite démocratie, celle des spectateurs, en train de se constituer bon an mal an avec les moyens du bord — lesquels sont, comme dans toutes les pièces d'Ivana Müller, toujours pauvres. «Je voulais aussi réfléchir à la notion d'auteur : il n'y a aucune autorité dans la salle, juste celle de la partition à lire.» Evidemment, ici, tout le monde lit comme un pied. Ivana Müller trouve ça «beau»

«ces voix sans diction formatée, qui n'ont pas pu répéter, qui ont parfois du mal à lire», sourit-elle, et son sourire ressemble à ses pièces : malin, discret, de biais.

«Art participatif». En 2012, donc, la référence était sans doute moins Baptiste Morizot que Roland Barthes, son fameux «degré zéro» et sa manière festive de jongler en sifflant avec le bon vieux «pacte auctorial». Mais aujourd'hui, alors que les institutions culturelles françaises s'agitent comme des mouches dans le bocal de la sobriété énergétique, cherchant comment passer aux LED ici, comment diminuer le chauffage là, l'art povera d'Ivana Müller prend une saveur supplémentaire. Quand ces institutions daigneront-elles s'intéresser davantage au profil de cette ingénieure abeille ouvrière de l'art participatif, dont le si peu de visibilité en France reste pour nous une des grandes énigmes de l'histoire des arts du début de siècle? Ivana Müller, en effet, n'est pas vraiment connue du public fran-

çais, alors qu'elle l'est bien davantage des spectateurs et artistes belges, allemands ou néerlandais. Justice existe néanmoins : grâce à Francesca Corona, sa nouvelle programmatrice, l'éminent Festival d'automne à Paris braque enfin les projecteurs sur son curieux répertoire. On y trouve des spectacles parfois «traditionnels», au sens où ils convoquent des acteurs sur scène (comme dans son magnifique buddy movie d'aventure en forêt *Conversations déplacées*). Mais le public est souvent partie prenante de drôles de jeux conversationnels comme *Hors Champs*, où des inconnus se répartissent en couples «plante domestique / plante exotique» et vont sûrement aimer ça. «C'est une œuvre que j'ai conçue après ma rencontre avec le paysagiste jardinier de la Villette à Paris. Je m'intéressais à la polysémie des expressions en botanique : «coloniser», «parasitage», «être en symbiose», explique Ivana Müller. Derrière chaque pièce, une métaphore simple, tenue comme une

seule note : pour «interdépendance», les acteurs de *Forces de la nature* sont encordés comme en escalade et fabriquent eux-mêmes leur décor sur la durée de la pièce.

«Permanence». Une autre métaphore botanique qu'elle aime, c'est «s'enraciner, laisser pousser». Et, magie des rencontres, elle va comme un gant au théâtre parisien qu'elle investira pendant un mois avec son équipe, et qui, lui aussi, réfléchit à une autre écologie du spectacle vivant. La Maison des Métaux, en effet, est devenue l'«établissement culturel de transition» de la Mairie de Paris, un labo où les artistes ne se succèdent plus à l'affiche selon le turnover classique mais investissent la maison un mois durant, chacun leur tour (avec un budget de 40000 euros). Et quels artistes! Hier le fantastique Halory Goerger, demain les très chéris Grand Magasin, peuvent choisir de présenter des pièces, mais aussi d'ouvrir des répétitions, d'organiser des fêtes, des promenades, des jeux, bref, de lier autrement avec les spectateurs en leur ouvrant les coulisses de leur pratique... «Ah c'est très rare», confirme Ivana Müller qui cherche sans succès le nom d'un autre théâtre qui aurait systématisé ce type de «permanence artistique» roulante, que les Métaux appellent «les Coops». Ce mois-ci, le Maillon, Théâtre de Strasbourg, teste un principe similaire pendant deux semaines avec les Franco-Belges saugrenus de l'Amicale de Production. Ce n'est pas seulement gentil pour la planète. C'est peut-être salutaire pour le théâtre. Une pratique qui s'est considérablement «raréfiée», rappelle Ivana Müller : «c'est presque un acte militant de se déplacer au théâtre plutôt que de passer une soirée Netflix aujourd'hui.» Alors autant se consacrer à ce que le spectacle vivant a, et que les plateformes n'ont pas : non pas la fiction, mais la relation.

EVE BEAUVALLLET

WE ARE STILL WATCHING du 4 au 13 novembre : **PARTITUR** du 4 au 17 novembre (pièce participative pour enfants) ; **FORCES DE LA NATURE** du 8 au 20 novembre : **FIESTA/BEFORE** le 25 novembre. **SLOWLY, SLOWLY... UNTIL THE SUN COMES UP** du 30 novembre au 2 décembre. A la Maison des Métaux ou aux Ateliers de Paris - Cartoucherie de Vincennes.